

## Le film

Ça commence bien : paysage, lumière, musique, légèreté. Ils roulent, bagnole confortable, route facile, ils arrivent. Là, spacieux pavillon de vacances, large virage devant l'entrée, vitrage à la porte, intérieur au goût sobre. À peine entrée, déjà elle se maquille. Elle déballe rien, elle se maquille. On sent très vite que c'est pour lui le maquillage. À peine arrivée, elle pense à lui, pas à la mer proche, pas aux oiseaux gazouillant dans les arbres. A lui. La figure bien dans la glace, elle y va pas de main morte sur le rouge à lèvres. Ça y est, elle s'approche, lui sourit, lui adresse son bonheur en face, en plein dans ses yeux de paradis sans nuages. Elle lui prend même sa cigarette pour une bouffée, elle qui fume pas. Tous ces gestes, tels une volière de couleurs douces et de moments de grâce, histoire de faire ressentir au spectateur l'amour impérissable, sans tache, impalpable mais environnant comme de l'oxygène légèrement forcé, qui nous ferait respirer et vivre dans une euphorie matinale. On la sent dévouée, trop, trop prête à comprendre, à partager, à goûter même l'un de ses plus vilains défauts. Du genre : Celui-ci défaut, mon amour, garde-le bien, ne t'en guéris pas s'il te plaît, il nous manquerait, à moi surtout ! La gourde ! Plus il est vilain plus c'est le bonheur ! Ma parole, c'est elle le défaut !

Mieux, elle s'approche encore, à peine la fumée de la cigarette envolée de sa bouche, pose ses lèvres tendres sur les siennes lipeuses Vu l'épaisseur du gars, ça a failli tourner à un début de liposuccion ma parole. Ah non pas avec lui ! Arrête ! J'arrive pas à adhérer ! Moi je l'aime bien cet acteur mais pas dans ce rôle. Je sais, c'est mal de dire ça, mais c'est ainsi ! Bon je ferme les yeux pendant qu'ils se goûtent. Ouf, ça y est ! Quand vous les rouvrez, vous voyez qu'il fait rien à la maison ou qu'il fait semblant. Par exemple, il remue une chose, un cendrier. Que dis-je, il le remue, il le touche, pas davantage, le change même pas de place. Il se fait aussi servir à table et elle est heureuse de cette servitude. J'avais deviné : trop dévouée. Même chose pour le ménage, il aide pas. Il

a peut-être du mal, vu sa lourdeur à se déplacer. Ça n'excuse pas. Je suppose que si le matin elle ouvrait pas les volets, la baraque resterait dans le noir toute la journée et toute l'année.

L'acteur, il donne sa pesanteur au film, au bonheur qui en est l'idée. Pas difficile, remarque, avec cette épaisseur trop lourde, cet effort à se mouvoir. Elle se coiffe maintenant, pour lui encore, sinon quel intérêt de montrer une nana qui s'arrange. Lui, on nous le montre pas qui se coiffe, pourtant il pourrait. Il est vrai que le bonheur ne se coiffe pas, c'est un passager invisible, tellement enveloppant qu'on le repère à peine, une discrétion précautionneuse. Lui, aussi, l'acteur, on sent qu'il essaye de se faire ombre, de passer inaperçu tout en étant bien là. Il incarne une lenteur particulière, capable de transmuier le temps en bonheur si l'on fait attention, si on a le souci d'y prendre garde. C'est ça qu'ils font, ils se regardent un peu en déborder. Voilà donc une variété de la félicité qui plaît sans doute à certaines, en tout cas à elle. De toute manière, le bonheur c'est un fantasme de femme immature. À quatre ans, il m'arrivait déjà de le dire à tout le monde. J'ai rien contre lui, mais bon dieu, que ce type qu'il incarne dans ce film existe autrement que comme le fantasme à Madame! Il est pas crédible en fantasme, cet acteur, tout personnage qu'il est. La nana, elle doit se forcer pour le croire ! Moi aussi j'en ai des fantasmes semblables, mais d'abord faut qu'ils soient vrais, en chair pas molle, qu'ils se découvrent en pleine lumière, pas toujours dans le cache de l'ombre comme ce type, et qu'ils m'aident, surtout qu'ils m'aident pour les efforts auxquels la vie nous oblige. D'ailleurs pour tout vous dire, quand je me coiffe, moi, c'est pour moi d'abord, pour m'être belle. Le reste vient après. Si ça leur plaît pas, tant pis !

Il s'allonge ensuite tout habillé sur le lit. C'est vrai, il bouge et parle si peu depuis le début, il peut bien s'allonger et se taire. C'est encore mieux. Il est à part, ressemble à une absence. Il est fatigué : de quoi ? de sa corpulence sans doute. Elle, elle s'approche, elle sourit doux. Inquiète ou contente en le contemplant comme elle fait ? faudrait savoir ! En plus elle s'y frotte. Gros paillason ! Notez bien que je ne lui reproche pas d'être gros. Moi-même j'ai failli l'être au cours de ma période

choux à la crème à tous les repas si je ne m'étais pas arrêté à temps. Dommage un peu quand même, mon teint devenait plus crémeux comme je l'aime, à rendre Maryline malade de jalousie. Elle, elle voit pas qu'il va lui pourrir l'été, je le sens, elle le voit pas mais il va bien le lui pourrir, la pauvre ! Qu'en est-il de son intuition féminine ?

Plan suivant sur la plage. Ce con, il s'en occupe maintenant sur le sable. Elle s'allonge sur sa serviette, il s'approche d'elle. C'est sa chair qui l'intéresse. Tout à l'heure dans leur baraque, elle est allée vers lui, toujours elle, jamais lui, jusqu'à le contempler, le toucher, tout habillé dans sa sieste. Lui, il va vers elle quand elle est presque à poil au soleil. Faut pas chercher plus loin la différence entre eux et nous. Ils sont tous pareils, même gros comme lui contre lequel j'ai humainement rien évidemment, ils aiment notre chair avant tout, même ramollie. Question chair, moi, à tout prendre, j'aurais préféré un gars dans les quarante, pas forcément beau, mais mince, qui suscite encore un peu tout de même, pas ce ramassis de quinquagénaires à ridicules, que ce soit il ou elle, à ridicules. Ça y est, il pose, pour tout dire, ses doigts sur elle qui se crispe ou se détend de plaisir, on sait pas trop. Et pas un ou deux doigts mais les dix, lui masse les épaules mais on n'y croit pas, même à dix doigts, tellement c'est pataud et mal pétri. Moi aussi j'aime qu'on me pétrisse, mais pas comme une miche !

Ensuite il se dénipe, un comble ! Et aussitôt après, l'image de la mer qui ondule, la mer elle-même qui ondule ! C'est quoi ce film ! Putain, la mer qui s'enchant à la vue, elle attendait l'occasion, jusque-là elle ondulait pour rien ! Il la zieute de loin la mer, il sait pas s'il est tenté, il se tâte, demande à sa femme si elle y va aussi. Tout le malheur du film, c'est qu'elle y va pas. Elle reste là à se faire croustiller au soleil en lisant. Donc il se lance, il marche vers la mer bleue, se fait tremper les pieds. Puis on revient à elle.

Elle bouquine toujours, tranquille, couchée sur le côté, la hanche bien ronde sur le bas du ciel. Sans s'en apercevoir, elle en a tourné des pages. Elle en a même tourné tellement qu'elle se lève,

soudain inquiète. Debout, la main devant les yeux, elle le cherche parmi les corps peu nombreux maintenant, avachis sur la plage, scrute la mer lointaine qui s'est retirée, crachotant toujours une écume indolente. Elle ne l'aperçoit pas. Elle pressent comme un grand vide. Quand son bras retombe, inutile, elle ne sait plus rien d'elle et du monde, elle reste-là, comme égarée dans une incertitude, prise sans le savoir dans les premières secondes d'un temps où on commence à avoir de la peine pour elle.